

Les voyages conservent la jeunesse

inspiré du "Paradoxe de Langevin" et de la relativité d'Albert Einstein.

Histoire de remettre de l'ordre dans le siècle...

Sur le coup de minuit, le 31 décembre 1899, au lieu dit du Chêne Morand, le père Chaumier accoucha sa femme de deux jumeaux parfaitement homozygotes. Il nomma le premier Sylvain en souvenir des forêts qu'il avait défrichées pour y faire paître ses bêtes et le second Bonaventure car c'était un nom qui sonnait bien à l'aube de ce siècle plein de promesses.

La bassine d'eau bouillait sur le poêle à bois depuis midi, l'accouchée n'haleta que deux ou trois fois afin de pas faire mentir les Écritures - tu accoucheras dans la douleur - et le docteur Rosenberg, un jeune, presque un enfant, prévenu par un commis, se présenta à la ferme comme la moutarde après le dessert. Comme ni le père ni la mère n'étaient capables de se souvenir lequel des deux braillards était sorti le premier, le praticien nota sur l'acte de naissance que l'un et l'autre étaient venus dans le monde des humains le premier janvier 1900 à 0 heure.

Ils têtèrent au même sein, se réchauffèrent les sangs à la même goutte du même bouilleur de cru et restèrent indifférenciables pour tous, y compris leur propre mère jusqu'à leur quatorzième année. C'était en août. Le père et ses deux fils étaient aux champs. Les gendarmes attendirent leur retour jusqu'au soir devant un verre de cidre.

— Père Chaumier, faut partir, fit le brigadier. La patrie a besoin de tous ses enfants. Les gamins finiront la moisson. A eux deux ça fait quatre bras, la jument vient avec nous. Faut pas vous tracasser, ajouta-t-il devant la lippe du paysan, c'est écrit dans tous les journaux, vous serez de retour pour la Saint-Michel.

Le vieux prit le barda que la mère avait préparé et fit signe de la tête aux gendarmes qu'il était prêt à les suivre. Le père de son père, naguère, obéissait ainsi aux ordres du châtelain, "toujours prêt not' bon maître, toujours prêt not' seigneur". Quand les gros disent "viens", avec ou sans particule, on vient sans faire d'histoires, pas plus couillon que Pierre au lac de Tibériade.

— Mon père soyez sans crainte, dit alors Sylvain, nous achèverons les foins et veillerons sur Maman. Quand vous nous reviendrez, le grenier sera plein.

— Ma mère soyez sans crainte, poursuivit Bonaventure, j'irais avec mon père; et si un boche de sa baïonnette menace sa poitrine je saurai de la mienne lui faire un bouclier.

Et c'est ainsi que les jumeaux, Bonaventure et Sylvain, furent séparés à l'heure où le siècle adolescent ruait dans ses frontières. Les adieux furent déchirants. La mère joua les mères à grand renfort de larmes, le père joua les pères le front haut et la moustache digne, la République joua le grand air du sacrifice au son des fanfares et des flonflons.

Bonaventure prit la route, Sylvain prit la ferme et le temps passa pour les uns comme pour les autres.

Armé de sa faux, Sylvain abattit le travail de trois hommes. La course du soleil au-dessus des champs rythmait son temps. A la Saint-Michel, ses jours comptaient autant d'heures que ses nuits, l'automne annonçait l'hiver. Ni le père ni le frère n'étaient de retour. La Trinité passa, miron-ton miron-ton, miron-taine, et comme dans la chanson, Bonaventure ne revint pas.

Ala Sain- Jean, le gendarme d'août passa annoncer la mort du père, en héros. Pas de nouvelles du gamin. Il vida son verre de cidre et s'essuya la moustache avant de laisser la mère à son chagrin dont elle mourut à l'automne. Le chagrin, à cette époque, était une maladie contagieuse.

Quatre ans plus tard, quand revinrent au pays la petite dizaine de rescapés que la mort avait oublié, Sylvain reconnut à peine les voisins. On aurait dit des vieillards, la ride profonde et l'œil éteint. Les uns toussaient, les autres crachaient, à certains manquait un bras ou une jambe, beaucoup avaient les cheveux blancs et tous sursautaient au galop des charrettes sur les chemins. "Les hommes sont bien comme les arbres, pensa Sylvain, le changement de terre ne leur vaut rien et ils crèvent à voyager". On inscrivit le nom de ceux qui n'étaient pas revenus en lettres dorées sur un monument. On laissa une ligne vierge pour le cas où, un jour, quelqu'un saurait dire ce qu'était devenu Bonaventure.

Et le temps, le temps du soleil et des saisons, continua son chemin-dessus de la tête de Sylvain planté dans sa terre.

Il allait sur sa quarantaine quand deux gendarmes revinrent à la ferme chercher ses deux gars. C'était en septembre. — Ne vous faites pas de mouron, monsieur Chaumier, fit le brigadier, à ce qu'on dit dans les journaux, c'est l'affaire de quelques semaines. Vos gars seront de retour pour Noël. Pour la jument, je vais vous faire une attestation que vous puissiez la récupérer dès que tout sera terminé. Mais Sylvain ne se laissa pas faire. Il parla de son père parti en 14, de son frère disparu et de sa mère morte de chagrin. Le brigadier hocha la tête, vida son verre de rouge et renonça à réquisitionner la jument.

Pour une fois, les gendarmes ne s'étaient pas trop trompés. A Pâques les deux fils étaient de retour et les Allemands occupaient le chef-lieu de canton. Sylvain cacha ses deux grands dans le grenier à foin d'un voisin pour leur éviter de devoir partir de l'autre côté du Rhin. Il était de plus en plus persuadé que l'âge des hommes se compte en kilomètres. Six ans plus tard, le retour des prisonniers le conforta dans son idée.

Il était sur le quai de la gare avec les autres, le maire, ses adjoints et tous ceux du pays, quand le docteur Rosenberg descendit du train. Si quatre ans de tranchées avaient compté vingt ans pour les poilus de 14, Sylvain pensa que celui-là revenait de deux mille ans d'errance. On ne voyait plus que ses yeux au milieu de son visage et les os de ses joues saillants comme les hanches d'une bête de réforme. Un sourire de cadavre accroché à ses mâchoires, il se contenta de lever la main en guise de remerciement au discours de bienvenue de monsieur le Maire. Il tremblait immobile, il pleurait sans larmes et tous ses anciens clients l'embrassèrent sur le quai, plein de reconnaissance pour son silence. Il est des voyageurs qui portent dans les yeux des récits que personne n'a envie d'entendre. " La mort est au bout du chemin", pensa Sylvain attentif comme un arbre de plein vent observant sur la grand route le passage des bûcherons.

Et la terre se remit à tourner au rythme du soleil et des saisons. Les fils se marièrent et firent des enfants blonds l'année même où la bombe nouvelle brûlait les enfants jaunes. Big bang en orient, baby boum en occident, le monde était bien fait, merveille d'équilibre. On entendit bientôt des moteurs dans les champs à la place du hennissement des chevaux et l'on vit le monde s'agiter dans l'écran noir et blanc de la télévision. C'était toujours ailleurs qu'on mourait, si loin que c'était à peine la mort en vrai. Au soleil du Djebel, dans les rizières d'Indochine, et plus tard en couleur, dans les neiges afghanes, dans le sable du Sinaï, les sables du Koweït, les marais de l'Euphrate, dans les ghettos noirs des nègres, dans les villes bidons des poblaciones d'Amérique, dans les villes béton d'asphalte délinquante, au flanc du toit du monde, au cours des flots du Gange, c'était toujours ailleurs qu'on s'en allait d'une balle perdue, d'un tremblement de terre, d'une éruption volcanique ou de l'explosion d'une centrale nucléaire.

Au Chêne Morand, on se contentait de vieillir au rythme du soleil sur les champs de subventions. Il y avait belle Aurette que Sylvain achetait son cochon au supermarché. Cochon premier choix, exclusivement nourri de boue d'épuration en provenance de la communauté économique européenne.

Il allait sur ses cent ans quand un midi, à l'heure des Feux de l'Amour, une main cogna à sa fenêtre. C'était ses vingt ans derrière le carreau. Ce front haut couronné de courts épis noirs, ce nez droit, ces oreilles larges, ces lèvres fines dansant dans un sourire, c'était lui entre les deux guerres, exactement son portrait.

— Bonjour, fit le jeune homme. Je cherche Sylvain Chaumier, mon frère. C'était ici sa maison, je crois.

— Bonaventure, murmura le vieux. C'est toi Bona, mon frère?

C'était lui. Il raconta comment avec le père il avait découvert au front un monde où le soleil ne commandait plus au temps. La nuit les fusées éclairaient comme en plein jour, le jour les pluies de terre et d'obus, les brouillards de gaz, cachaient la lumière aux yeux des poilus. Il avait été fait prisonnier par les boches en tentant de venir au secours de son père agonisant dans une flaque; libéré par les russes, il avait débarqué à Saint-Petersbourg le jour où le Palais d'Hiver, envahi de moujiks en blouses, ressemblait au printemps du monde.

C'était en 17, Bonaventure entra dans sa dix-huitième année. Il ne la quitta plus de tout le siècle. Chevauchant sur la théorie toute nouvelle d'un savant nommé Albert Einstein qui prétendait que le temps avait cessé d'être absolu, il avait couru le monde pour être présent en chaque lieu où le monde avait vingt ans. On le vit dans tous les rêves et dans tous les espoirs sous toutes les latitudes. Dans la jeune Chine de Mao, avec Guévara dans les maquis de Colombie, à Cuba contre Baptista, à la Moneda au côté d'Allende, aux bords du Gange avec Gandhi, en Afrique veillant la dépouille de Patrice Lumumba, à Madrid hissant le drapeau rouge et noir d'un printemps avorté, à Billancourt et à Hanoï.

A chaque fois que le soleil reprenait sa course, transformant l'espoir en histoire et l'histoire en légende, les camarades en présidents et les présidents en dictateurs, à chaque fois que le temps pourrissant les cadavres des luttes adolescentes faisait germer les injustices et les privilèges nouveaux, il reprenait sa route vers d'autres mondes, d'autres jeunesse. Et le temps n'avait pas eu prise sur lui.

On le revit place Tien An Men défier les chars et les vieillards de la Longue Marche, à Cuba, à Prague et à Berlin, traître à ses amis d'hier, toujours fidèle à ses rêves. Aujourd'hui, il revenait au Chêne Morand lever une bande de paysans contre ceux qui voulaient transformer la campagne en usine et nos assiettes en dépotoirs.

— Que sais-tu de nos campagnes, toi qui cours le monde depuis si longtemps ? lui demanda doucement Sylvain.

Et que sais-tu des hommes, toi qui refuses de vieillir ?

Alors les cheveux noirs de Bonaventure se mirent à blanchir. Comme sous le ciseau d'un sculpteur, les rides se creusèrent sur son visage, dessinant l'histoire d'un siècle. Le soleil d'hiver entrant par la fenêtre jeta au sol une seule ombre qui marquait cinq heures.

C'était le 31 décembre 1999. Le père Chaumier s'éteignit, la mémoire débordant d'avenir, l'espoir saturé de souvenirs.

Demain les fusées futuristes à l'assaut des étoiles ouvriront le chemin de la jeunesse du monde. Sage sera celui qui alliera l'imaginaire à la mémoire et saura affronter son passé sans jamais se retourner.

pour le Théâtre Temps à l'occasion de la création du spectacle
"Cabaret des Parleurs"